

Title	Récits de France de Nagai Kafû : «Au bord du Rhône», «En ville automnale»
Sub Title	フランス語訳 : 永井荷風「ローン河のほとり」「秋のちまた」
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2013
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.57 (2013. 10) ,p.71- 84
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20131031-0071

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Récits de France de Nagai Kafû « Au bord du Rhône », « En ville automnale »

YAMAMOTO Takeo

Nagai Kafû habita aux États-Unis entre 1903 et 1907, puis en France de 1907 à 1908. Les récits traduits ci-dessous concernent, tous les deux, son séjour à Lyon. D’abord, dans « Au bord du Rhône », le protagoniste regrette d’avoir quitté une femme qu’il avait fréquentée aux États-Unis. Son monologue a des tonalités lamartiniennes. Le récit évoque « Le premier regret », poème que Lamartine consacre à son ancienne amie, et dont le refrain est :

Mais pourquoi m’entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer !

Le poème est couronné de la strophe suivante :

Remontez, remontez à ces heures passées !
Vos tristes souvenirs m’aident à soupirer !
Allez où va mon âme ! Allez, ô mes pensées,

1) L’auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 25–39.

Mon cœur est plein, je veux pleurer²⁾ !

Le verbe « pleurer » est une clef de ce poème, et le récit de Kafû aussi est dénoué de ce verbe. L'écrivain japonais emprunta-t-il ce goût à Lamartine ?

Par ailleurs, « En ville automnale » représente un sentiment déprimé par l'automne avancé. L'écrivain y cite un célèbre poème de Verlaine : « Il pleure dans mon cœur / Comme il pleut sur la ville [...] » À cette époque, Kafû s'inspire bien de la poésie française moderne. Les récits suivants révelent un goût romantique chez l'écrivain.

2) Alphonse de Lamartine, *Lamartine Œuvres poétiques complètes*, éd. Marius-François Guyard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 468, 469, 470, 471, 472.

« Au bord du Rhône » des *Récits de France*
traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Maintenant, moi, fatigué, je m'allonge sur le lit à sec de gravillons, recouvert de verdure, et en voyant l'eau du Rhône qui coule au milieu de la ville de Lyon.

Tous les jours, je ne fais rien, mais je suis épuisé, mon âme et mon corps sont accablés. Je suis en France déjà depuis deux semaines environ. Ce ne serait plus une fatigue de voyage...

Fermant les yeux, j'entends seulement le son du torrent qui remue des cailloux au-delà de mes pieds, ce qui m'évoque beaucoup de choses, je revois des sites de l'Amérique que j'avais quittée, me revient une femme qui m'avait aimé. Oh ! mon rêve passé, mon souvenir douloureux. Quelle belle et douce tristesse !

Surtout cette tristesse et cette rêverie me consolent maintenant. Elles m'attirent plus que mon ancienne amie. Chaque soir, je m'installe sur l'herbe de ce lit à sec pour me souvenir d'un passé qui ne revient jamais, et pour me griser d'un rêve tout triste.

Les alentours sont calmes. Ici on est à l'extrémité de Lyon. Au-dessus de ma tête, se dresse le mur en pierre à deux étages, haut et solide comme un rempart, contre l'inondation d'un torrent très changeant, de la rue sur lequel pendent les branches de platanes alignés ; au-delà de l'eau tourbillonnante, de Croix-Rousse à Saint-Clair, les vieux immeubles gris grimpent, de plus en plus nombreux, sur une hauteur, puis une colline verte, probablement un verger ou un pré, commence, se prolonge haut et loin, et délimite le ciel bleu. En aval, à perte de vue, sur les deux rives bordées de la verdure des allées, se succèdent sans fin les immeubles de la même hauteur, aux murs blancs et aux toits gris, parmi lesquelles on voit des tours rondes d'églises. Les gens et les

voitures passent sur plusieurs ponts du Rhône.

Tout ce site que je regarde maintenant, totalement noyé sous un embrasement du soleil couchant rose, indiciblement joli, reste très calme, morne comme dans un rêve. Aucune brise ne souffle. Mais l'air, frais et rafraîchissant, est très clair ; les immeubles et les bosquets, près ainsi que loin, tout ce qu'on y voit semble, à première vue, indistinctement brumeux, de fait ils sont plutôt vivement clairs : on peut nettement voir le sentier montant sur une colline de la rive opposée, et il semble qu'on puisse compter le nombre des cailloux sous la digue. Et pourtant, cette netteté manque tellement de réalité qu'il me semble regarder le reflet sur un miroir, qu'on ne peut jamais toucher.

La belle lumière crépusculaire de cette sorte ne flotte pas aux États-Unis, car ils sont situés à une basse latitude. Même en plein été, l'intervalle entre le jour et le soir est très court. Mais en France où je suis maintenant, au mois d'août, c'est déjà presque la fin de l'été, le jour tombe vers 7 heures, puis jusqu'à près de 9 heures, le ciel et la terre deviennent un monde vague, onirique, tel que cela.

Quel paradis pour nous, qui ne sommes plus vraiment intéressés par l'amour, ni par le plaisir, à cause de leur réalité cruelle ! Dès le lendemain de mon arrivée à Lyon, je viens ici, où je suis distrait pour être absorbé dans mes réflexions, tous les jours.

Pour quelle raison suis-je vaillamment venu en France ? Pour combien de temps serai-je dans ce pays ? Enfin, dois-je retourner au Japon, au moins une fois ? Aurai-je l'occasion de visiter de nouveau les États-Unis ? Pourquoi m'a-t-elle aimé ? Attendra-t-elle mon retour pour toujours et à tout jamais ? Ah, sûrement je l'adore ! Dois-je prendre la décision de retourner aux États-Unis ?

« Non, non », me dis-je. Elle est comme moi. On vieillira, l'amour pourra finir, le rêve disparaîtra un jour. Mais aujourd'hui, je pourrais enfin éternellement garder son image jeune et belle dans mon cœur souffrant,

en pensant à cette femme depuis l'étranger, tout seul, fatigué, émacié, triste sous le ciel d'un autre pays, très loin d'elle comme cela, elle me manque, elle me manque, j'ai envie encore une fois de la voir, de la toucher et de l'embrasser dans mes bras, mais l'immortalité de mon amour pur vient-elle de ce que, triste et pauvre, je ne peux réaliser mon désir en la laissant au-delà des nuages et des mers ?

La fin accomplie et l'heureux dénouement ne peuvent-ils avoir aucun rêve vraiment vivant ? Je préfère mourir en m'affaiblissant d'un amour inaccompli. Ce serait beaucoup plus joli et heureux que de vivre dans un désespoir, avec un intérêt refroidi de la fin toute réelle. Je dois absolument mourir en adorant cette femme, qui me manque très tristement, sans la revoir jamais.

Après avoir fermé les yeux peu de temps, je regarde alentour encore. Le crépuscule perd un peu son lustre rose et commence à s'accompagner d'une couleur bleuâtre qui vient de quelque part. Éclairé, par derrière, par la lumière du ciel clair, les contours des petites montagnes et ceux des toits des immeubles sur l'autre rive sont précis d'une façon indiciblement nette, tandis que les rides tournoyantes, de formes variées, sur le torrent, se mettent à étinceler pour éblouir les yeux, les silhouettes de pêcheurs, qui sont encore là, ne bougent point comme des statues. Déjà allumés parmi la rangée d'arbres sur la digue, les becs de gaz montrent simplement leurs lumières jaunes, éparpillées, faibles et tristes par rapport à la lueur du ciel et l'éclat de l'eau. L'air devient beaucoup plus calme que tout à l'heure, le bruit de l'eau seul gémit bas, éternellement, et je sens qu'on pourrait distinguer, dans ce son tellement triste et profond, des chants, des voix et des mots. Ce ne sont pas mes oreilles qui en écoutent. Ce n'est qu'un cœur vivant qui sache entendre ces voix muettes, à ce moment où, au nom de la nuit, le ciel et la terre commencent à dormir profondément. Je regarde l'extrémité du ciel, en écoutant de toutes mes oreilles, car je crois que je pourrais bien entendre des chuchotements de mon ancienne amie à une telle occasion.

« Alors, je ne pourrais plus vous voir après cette nuit ? »

C'est la voix d'une jeune femme.

« Oui, pendant un certain temps... un ou deux ans. », y répond la voix d'un homme, laquelle fait exprès de garder son calme. À ce moment, la voix féminine un peu frémissante dit : « Un ou deux ans, c'est long. Entre temps, nous ne pourrons plus nous revoir jusqu'à la fin de notre vie. » Elle sanglote. La voix masculine aussi commence à s'échauffer.

« Ce n'est pas possible. Même si on se séparait dix ou vingt ans, si seulement l'amour ne change pas... »

« Alors, si on change d'amour, qu'est-ce qu'on fera ? »

L'homme semble avoir du mal à répondre, ce qui fend tout à coup mon cœur comme s'il était percé par un glaive froid ou piqué par une aiguille aiguë. Je regarde en haut et les trouve, jeunes qui auraient tous les deux un peu plus de vingt ans, ils s'appuient à la balustrade de la digue en pierre, ils ne savent pas que je m'étends en bas.

Je mets les mains sur le cœur fendu comme s'il était poignardé, et me dis quelquefois : « Ah, inconstance. » Je me jure de rêver, jusqu'à la fin de ma vie, l'image de la femme que j'ai quittée, si je ne change pas de sentiment, sa physionomie ne disparaîtra pas dans mon cœur. Mais, sur quoi se fonde-t-on pour dire que le cœur humain, mon cœur, ne changera jamais pour toujours ? Si jamais mon cœur change malgré moi, comme des nuages, comme de l'eau, comment pourrais-je garder, au fond du cœur, cette belle image qui y habite une fois ? Un jour, cette image disparaîtra-t-elle, au moins une fois ? Je mets mes mains sur mon cœur de nouveau, comme s'il y avait un voleur alentour.

La jeune fille sur la digue, continue en pleurant : « Pierre, lui, il est parti pour Paris, peu après, il a oublié la femme qu'il avait beaucoup aimée. Jacques, lui, il est entré dans l'armée en Afrique et il est tombé amoureux d'une femme arabe, Charles, qui aimait Louisa, est allé en Italie pour ses

études et ne revient plus... »

Ah, moi aussi, je verrai l'Italie. J'aurai également l'occasion de visiter l'Espagne. En imaginant mon avenir insondable, je manque de confiance dans ma constance en amour. J'appuie mon front sur une pierre froide du mur en pierre et je pleure. Il fait déjà nuit dans les environs.

« En ville automnale » des *Récits de France*
traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Ce n'est qu'après être venu en France que j'ai su, pour la première fois, combien le climat de la France était sensuel.

Par rapport à la clarté et à l'éclat de l'été, comme l'automne est triste et peu animé ! Et cette tristesse ainsi que ce manque d'entrain ne sont pas sentis au fond du cœur, mais plutôt il me semble les toucher comme si on caressait leur chair vivante. C'est là qu'existe la cause de différences fondamentales concernant la poésie et la musique entre la France et l'Allemagne. La France fait Musset et Berlioz, mais ni Goethe ni Wagner. Le bois sombre en Europe du Nord est baigné de mystère, tandis qu'en France, plus vers le sud, sa nature plus douce engendre la tristesse comprenant une beauté indescriptible, cette tristesse n'alimente pas notre réflexion, mais elle nous grise immédiatement.

On s'amuse à marcher dans la nuit d'été où la lune est rouge et, les étoiles sont bleues, on est content du matin d'été où la rosée est pure et les herbes sentent fort, puis sans se faire remarquer, le froid du vent du matin ou du soir commence à nous pénétrer jusqu'aux os. Les rayons du soleil de l'après-midi, clairs et secs, qui semblent s'infiltrer dans notre corps, s'affaiblissent naturellement à notre insu et deviennent parfois jaunes comme une bougie. Je me souviens à nouveau de vers de Lamartine :

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais³⁾ !

3) Alphonse de Lamartine, *Lamartine Œuvres poétiques complètes*, éd. Marius-François Guyard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 75.

En plein été, jusqu'à 8 ou 9 heures, le ciel et la terre semblaient gris dans le crépuscule indiciblement rose, mais maintenant, à l'heure où l'on entend l'angélus qui vient d'églises, le soleil d'automne, peu lumineux, faible et terne s'est complètement couché, la couleur du ciel contenant le reste de rayons du soleil devient très violette, par rapport à celle de l'été, et je ne sais pas si on l'appelle du brouillard ou de la brume, mais de la fumée légère du soir s'étend tout autour.

À cette heure, en restant immobile sur les places qui existent çà et là dans la ville, sur celles où il y a une fontaine ou une statue avec des arbres, on voit que les silhouettes de gens qui se dépêchent de rentrer chez eux, seuls, sont remarquablement noires et bougent parmi les arbres ; le ciel, lui, devient peu à peu sombre, mais on n'y voit pas encore d'étoiles à cause de la lumière triste du crépuscule, qui ne disparaît pas encore, par ailleurs, les réverbères sur la terre, avec leurs rayons au début du soir, projettent l'ombre d'arbres sur la pelouse qui commence à jaunir. Il n'y a rien de plus mélancolique que de voir les feuilles mortes tomber, une à une, silencieusement dans les lumières qui viennent d'être allumées.

À cette heure, en restant immobile à l'entrée de grands ponts de pierre enjambant le Rhône, on voit que les immeubles sur les deux rives qui se succèdent à perte de vue, vers l'amont et vers l'aval, et la surface de l'eau large qui coule en tourbillonnant, ils sont tout vaguement baignés de brouillard d'azur foncé, à travers lequel les lumières d'immeubles et les réverbères sur les digues étincellent par endroits, ce qui sont des points rouges flous. Par ailleurs, sur les ponts seuls, les chapeaux d'hommes et de femmes marchant d'un pas pressé se ruent en masse, sous les lampes électriques près du parapet de chaque côté, comme les herbes de produits agricoles dans les champs, agitées par le vent. Le bruit de pas de ces gens se dépêchant de rentrer chez eux après leur travail et celui de bureau d'un jour, et le son de trains, et de camions jouent de la musique douloureuse, « la vie », morceau consacré au

soir d'une ville comme maintenant, avec la voix du torrent grondante sous le pont. Sous la digue de pierre, on voit quelques bateaux-lavoirs dans lesquels beaucoup de femmes retroussant leurs manches lavent le linge dans l'eau du fleuve, éclairées d'une lampe. L'eau d'automne doit être très froide...

À cette heure, en marchant sur les boulevards fréquentés où se suivent les magasins, on voit, d'abord, à travers les portes vitrées sur les deux côtés, les gens se réunissant déjà avec une animation nocturne sous les lampes qui brillent, bien qu'il ne fasse pas encore nuit ; aux restaurants du coin, les garçons en noir, avec des plats, courent, sous les lampes claires, parmi les tables déposées sur la terrasse qui se prolonge de l'entrée décorée de pots de fleurs jusque près de la rue ; on entend l'air de violons ou la voix de chanteuses venant de cafés qui se trouvent par endroits ; en faisant la coquette, des prostituées en tenue voyante vont et viennent dans la foule... le début du soir dans la ville de France où l'on attend, avec impatience, une longue nuit d'automne fraîche, on ne pourrait jamais le voir dans les autres pays.

À cette heure, en allant au jardin à la lisière de la ville, les becs de gaz sont déjà allumés parmi les arbres vraiment calmes, mais les gens se promènent encore près de l'étang ou dans les sentiers en fleurs. Et pourtant, on n'entend plus le rire ni la voix d'un air joyeux comme au soir d'été, et les roseaux au bord de l'eau seuls sont agités par le vent. Dans le monde plus ou moins sombre, éclairé par les lumières au crépuscule, où on pourrait confondre le début du soir et le jour, ou bien la nuit, on voit une femme en blanc qui marchent silencieusement et la couleur des ailes de cygnes dormant sur l'eau, alors m'attriste indiciblement leur blancheur qui fait contraste avec le bois noir dans le brouillard du soir. Les feuilles de saules au bord de l'eau tombent souvent. Les étoiles commencent à se refléter dans l'eau. La terre humide sent fort... puis la nuit tombe.

C'est ainsi que le jour devient de plus en plus court, le mois d'octobre

va finir bientôt... le ciel devient tout gris, il commence à pleuvoir doucement. Du matin au soir, il pleut presque toujours. Les nuages bougent souvent et on entrevoit le ciel bleu d'où pénètre de temps en temps un rayon de soleil faible, mais dans une demi-heure ou une heure, il recommence à pleuvoir. L'eau bleue foncé du Rhône se trouble beaucoup, elle monte comme si elle se mettait à déborder ses hautes digues de pierre dès maintenant, le murmure des eaux hurlant résonne toute la ville dans la nuit. C'est aussi en cette saison que le Midi, pays d'aval, et les régions près de la Garonne sont parfois inondés.

Ces derniers jours, le soir tombe à notre insu. En effet, dans la matinée et dans l'après-midi aussi, il fait sombre comme le soir. Si on est dans une chambre garni de peu de fenêtres, il faut allumer la lumière à partir de 3 ou 4 heures environ. Même s'il s'arrête de pleuvoir quelque temps, il fait étrangement frais à l'intérieur aussi humide que dehors. On a beau se couvrir bien, à un moment donné, on éternue et renifle, tout de suite on tremble de froid comme si on attrapait un gros rhume.

Il n'y a sans doute aucun temps plus dur que cela pour un voyageur qui n'a ni maison ni amis. Même si je veux me promener, ce mauvais temps m'empêche d'aller au parc ou à l'extrémité de la ville, je ne marche donc avec un parapluie que dans les rues familières en ville, pendant des éclaircies.

Les feuilles mortes des platanes, mouillées, en désordre sur les quais, les fleurs fanées dans le parterre autour d'une statue de pierre ou d'un monument commémoratif sur une place, cela nous procure une impression inexprimablement désolée, comme si on était après une grande agitation dans la ville. Et si on quitte une grande rue pareille pour entrer dans une petite rue tortueuse ou au fond d'une ruelle, on se sent plus triste à cause des environs déserts.

Mouillés par la pluie, les vieux immeubles aux murs peints en gris s'ac-

croupissent sous un ciel gris, et leurs fenêtres n'ont aucune vivacité ni aucune animation comme les yeux d'un aveugle. Dans une ruelle pareille, on voit souvent la petite boutique déserte d'un marchand de couleurs ou de pendules d'occasion ; à l'intérieur très sombre, en n'allumant pas de feu, la garde, sans exception, une vieille assise qui ne pourrait pas bouger le bras à cause des rhumatismes. Quant aux passants, on ne voit de temps en temps qu'une femme d'une tenue pauvre, portant au bras un panier à linge, qui prend vite un raccourci d'un boulevard à l'autre. Près des portes des immeubles des alentours, non ensoleillées, des chiens maigres en troupeau vont et viennent sans but précis, et certains se mordent en criant bruyamment... mais ces cris disparaissent avec le chien mordu qui s'en va, et le silence revient. Bientôt, la brève averse froide, qui s'est arrêtée un moment, tombe, de nouveau, doucement, et pourtant un musicien aveugle n'errant que dans de pareilles rues de derrière où il n'y a ni voitures ni chevaux, apparaît de quelque part et joue mal du violon, ce qui nous attriste encore avec les alentours déserts et crépusculaires...

En pareil cas, je lui jette toujours quelques pièces de monnaie dans ma poche, juste après, je me dirige rapidement vers un boulevard clair. Je rentre chez moi en n'attendant que la disparition rapide du crépuscule à la suite de laquelle vient la nuit éclairée. La nuit, plus que le demi-jour, me changera un peu. Si je bois du vin au dîner, j'aurai plus ou moins la joie au cœur, pense-je.

Mais pourtant, avec le cœur découragé tous les jours par les pluies automnales, comment pourrais-je frétiller de joie, même si la nuit tombe et que le vin m'enivre ? Dans ma petite chambre, la lumière sur le bureau paraît étrangement sombre, même si on remonte la mèche autant que possible, et plus je me grise de vin, plus je me souviens involontairement de quelque chose.

C'est dans une nuit pareille qu'on pleure sans raison en entendant le son

de la pluie qui tombe sur le balcon ! Lisez un poème de Verlaine :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine⁴⁾ !

Un moment, en regardant, par la fenêtre, en bas une ville sur laquelle il pleuvait, tout seul, j'ai dit et redit mélodieusement les noms suivants : l'automne – la pluie – la nuit – les lumières – le froid. En effet, pour moi seul, il semblait qu'ils composassent un poème expressif.

Une nuit, le vent a soufflé avec violence. Sur les avenues, sur les places,

4) Paul Verlaine, *Fêtes galantes, Romances sans paroles, précédé de Poèmes saturniens*, éd. Jacques Borel, coll. Poésie, Gallimard, 1973, p. 127.

sur les quais, toutes les feuilles des arbres dans la ville sont tombées, et ce matin-là, les rues paraissaient beaucoup plus claires. Le ciel est bleu et dégagé, il fait du soleil. Le souffle de passants est tout blanc. L'hiver est arrivé.

Alors mon cœur découragé semble enfin s'être installé à sa manière. En effet, comme les autres, j'ai commencé à parler parfois de loisirs en hiver en riant près du foyer ou sous une lampe. Mais je n'oublie jamais la joie du printemps ni la clarté de l'été. Je ne suis pas content du froid de l'hiver, non plus. Alors, qu'est devenue la tristesse lors de la brève averse dans les nuits passées ? Cela ressemble, ai-je pensé, à ceci : un homme qui a quitté son amie ressent un moment un désespoir mortel, il s'y habituera bientôt, il l'oubliera de plus en plus, enfin il deviendra vieux...